

# LES VISAGES



—— Jesse Kellerman ——

# LES VISAGES

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Julie Sibony

**SONATINE** EDITIONS

Ouvrage réalisé sous la direction  
d'Arnaud Hofmarcher et de François Verdoux

© Jesse Kellerman, 2008  
Titre original : *The Genius*

© Sonatine, 2009, pour la traduction française.  
Sonatine Éditions  
21, rue Weber  
75116 Paris  
[www.sonatine-editions.fr](http://www.sonatine-editions.fr)

*Pour Gavri*



« Le vrai art est toujours là où on ne l'attend pas. Là où personne ne pense à lui ni ne prononce son nom.

L'art déteste être reconnu et salué par son nom.

Il se sauve aussitôt. »

Jean Dubuffet

« ... un miroir de fumée, fêlé et flou, dans lequel se jauger soi-même... »

*Le Livre des pensées bizarres, 13, 15*



# 1

**A**u début, je me suis mal comporté. Je ne vais pas vous mentir, alors autant jouer cartes sur table dès maintenant : si j'aimerais croire que je me suis racheté par la suite, il ne fait aucun doute que mes intentions, du moins au début, ont manqué quelque peu de noblesse. Et encore, c'est un euphémisme. Alors puisqu'il faut être honnête, soyons honnête : j'étais motivé par l'appât du gain et surtout par le narcissisme ; un sentiment de toute-puissance profondément enraciné dans mes gènes et dont je semble incapable de me débarrasser, bien qu'il me fasse parfois honte. Déformation professionnelle, j'imagine, mais aussi une des raisons qui m'ont poussé à tourner la page. « Connais-toi toi-même. »

Et merde. Je m'étais promis de faire un effort pour ne pas parler comme un sale con prétentieux. Il faut que je fasse plus roman noir ; en tout cas j'aimerais bien. Mais je ne crois pas que ce soit mon truc. D'écrire par petites phrases hachées. D'employer des métaphores graveleuses pour décrire des blondes sensuelles (mon héroïne est brune, pas spécialement du genre sensuel ; elle n'a pas les cheveux noir de jais lâchés en une crinière dégoulinante ; ils sont châtain clair et la plupart du temps pragmatiquement attachés en arrière – des queues-de-cheval soignées ou des chignons improvisés – ou bien juste coincés derrière les oreilles). Je n'y arrive pas, alors pourquoi me forcer ?

Nous n'avons chacun qu'une histoire à raconter et nous devons le faire comme ça nous vient naturellement. Je ne porte pas de flingue ; je ne suis pas coutumier des bagarres ou des courses-poursuites en voiture. Tout ce que je peux faire, c'est

dire la vérité, et, en vérité, je suis peut-être bien un sale con prétentieux. Peu importe. Je n'en mourrai pas.

« C'est comme ça », ainsi qu'aime à le répéter Samantha.

Je ne suis pas tout à fait d'accord. Une maxime qui me conviendrait mieux – pour ma vie en général, mon travail et cette histoire en particulier – serait plutôt : « C'est comme ça, sauf quand c'est autrement, c'est-à-dire la plupart du temps. » Je ne connais toujours pas toute la vérité, et je doute que je la connaisse un jour.

Mais je m'emballe.

Je veux simplement dire que, ayant vécu longtemps dans un monde d'illusions, un genre de bal costumé géant où chaque phrase est soulignée de clins d'œil entendus et entourée de moult guillemets, c'est un soulagement que de pouvoir m'exprimer sincèrement. Et si ma sincérité ne sonne pas comme celle de Philip Marlowe, tant pis. C'est comme ça. Ce livre est peut-être un roman policier, mais, moi, je ne suis pas policier. Je m'appelle Ethan Muller, j'ai 33 ans, et avant je travaillais dans l'art.

Évidemment, je vis à New York. Ma galerie se trouvait à Chelsea, sur la 25<sup>e</sup> Rue, entre la 10<sup>e</sup> et la 11<sup>e</sup> Avenue ; c'était une galerie parmi de nombreuses autres dans un immeuble dont l'identité, comme celle de la ville qui l'entoure, a été en constante évolution depuis sa fondation. Une écurie ; un garage à *cabs* ; puis une usine de corsets dont le déclin coïncida avec l'avènement du soutien-gorge. L'immeuble survécut cependant, il fut subdivisé, remembré, resubdivisé, condamné, décondamné et, pour finir, réhabilité en lofts pour jeunes artistes, dont certains s'étaient mis à porter des corsets en hommage aux proféministes. Mais avant que le premier étudiant en cinéma sans le sou n'ait le temps de signer un bail et de sortir ses cartons du garde-meuble, le monde de l'art décida comme un seul homme de venir poser ses fesses flasques dans ce quartier, créant un miniboom immobilier.

C'était au début des années 1990. Keith Haring était mort, l'East Village était mort, SoHo était mort, tout le monde avait le sida ou des rubans antisida. Il fallait du changement, et Chelsea faisait parfaitement l'affaire. La DIA Foundation était déjà installée là depuis la fin des années 1980, et les gens espéraient que ce dépaysement sauverait l'art de la marchandisation à outrance qui gangrenait le milieu *downtown*.

Les promoteurs, flairant le potentiel de cette marchandisation excessive, firent main basse sur ce nouveau territoire de premier choix, procédèrent à une énième réhabilitation, et, en mai 1995, le 567 West Twenty-fifth Street réouvrit ses portes, accueillant entre ses murs immaculés quelques dizaines de petites galeries et une poignée de grosses, dont l'immense plateau au cinquième étage – clair, spacieux et à double hauteur sous plafond – qui finirait par devenir la mienne.

Je me demandais souvent ce que les fabricants de corsets ou les garçons d'écurie auraient pensé des tractations qui avaient lieu sur leur ancienne parcelle. Là où l'air empestait autrefois l'odeur âcre et fétide du crottin de cheval, des millions et des millions de dollars circulaient à présent de main en main. Ça se passe comme ça, dans la Grosse Pomme.

En raison du nombre de locataires pratiquant la même activité – à savoir la vente d'art contemporain – et de la nature même de cette activité – à savoir frénétique, envieuse, se réjouissant du malheur des autres –, le 567 donne souvent l'impression d'une ruche, mais d'une ruche branchée et cynique. Artistes, galeristes, assistants, collectionneurs, experts et larbins en tout genre arpentent en vrombissant ses soyeux couloirs de béton, le jabot chargé du nectar des derniers ragots. C'est le paradis des commères. Il y a les vernissages auxquels il faut être vu, la vente dont on ricane, la revente qui fait passer la première pour l'affaire du siècle, sans compter tous les classiques de la vie sociale new-yorkaise : adultères, divorces et procès. Marilyn a

surnommé l'immeuble « le Lycée », un terme affectueux, venant d'elle. Il faut dire qu'elle était reine de beauté dans le sien.

Il n'y a pas de hall d'entrée à proprement parler. Trois marches en béton mènent à une porte en acier qui s'ouvre avec un code, lequel a environ autant de pouvoir dissuasif sur les voleurs qu'un tortillon de fil de fer ou qu'une peau de banane. Tous les gens concernés de près ou de loin connaissent le code. Au cas où vous viendriez juste de débarquer de Mars ou du Kansas et que, n'ayant jamais vu de galerie d'art de votre vie, vous prendriez le premier taxi pour le 567, vous n'auriez aucun mal à entrer. Vous pourriez attendre qu'une stagiaire arrive d'un pas hésitant, quatre gobelets de café en équilibre entre les mains, tous préparés avec une extrême précision, un pour elle, les trois autres pour son employeur. Ou qu'un artiste débarque, traînant sa gueule de bois et les nouvelles toiles qu'il avait promises dix-huit mois plus tôt. Ou encore un des galeristes en personne, quelqu'un comme moi, sortant d'un taxi par un lundi de janvier froid et sans vent, le téléphone coincé entre l'oreille et l'épaule, en pleine négociation avec un particulier à Londres, les doigts engourdis alors que je compte les billets pour régler la course, empli de la certitude inexplicquée et pourtant redoutable que cette journée s'annonce mal.

Terminant mon appel sur le trottoir, je pénétrai dans l'immeuble, appuyai sur le bouton du monte-charge et savourai ma solitude. En général, j'arrivais au boulot vers 8 heures et demie, plus tôt que la plupart de mes collègues et une bonne heure avant mes assistants. Une fois que le travail avait commencé, je n'avais plus une minute à moi. Parler aux gens a toujours été mon point fort et la clé de ma réussite. Pour cette même raison, je chérissais ces quelques instants de tranquillité.

L'ascenseur arriva et Vidal ouvrit dans un grincement la porte en accordéon. Tandis que nous nous disions bonjour, mon téléphone sonna de nouveau. L'écran afficha le nom de KRISTJANA

HALLBJÖRNSDOTTIR, confirmant ma prémonition d'une journée mal embringuée.

Kristjana est une artiste qui fait des installations et des performances, une créature monstrueuse : 1,80 mètre, des jambes comme des poteaux et la coupe en brosse d'un sergent instructeur. Elle arrive, je ne sais comment, à être à la fois délicate et d'une lourdeur invraisemblable, un genre d'éléphant dans un magasin de porcelaine, mais un éléphant en tutu. Née en Islande, élevée aux quatre coins du monde : voilà son pedigree et celui de ses œuvres. Bien que j'admire énormément son travail, il n'est pas assez exceptionnel pour que ça justifie le cauchemar d'être son galeriste. Quand je l'ai prise chez moi, je connaissais sa réputation. Je savais aussi que certaines personnes parlaient de moi en roulant des yeux. C'était une de mes grandes fiertés que d'avoir réussi à l'apprivoiser et à monter sa meilleure exposition depuis des années : nous avons eu d'excellentes critiques et tout vendu pour bien plus cher qu'on ne l'espérait, un exploit qui me valut de la voir littéralement me pleurer dans les bras, submergée de gratitude. Kristjana est plutôt du genre démonstratif.

Mais ça, c'était en mai, et depuis elle avait plongé en hibernation. J'étais passé chez elle, je lui avais laissé des messages, envoyé des e-mails et des SMS. Si elle cherchait à attirer mon attention, c'était raté, car j'avais fini par abandonner. Son coup de fil ce matin-là était notre premier contact depuis des mois.

Les téléphones portables ne passent pas bien dans l'ascenseur, de sorte que je l'entendais très mal jusqu'à ce que Vidal ouvre la porte, et que sa voix tonitruante et paniquée me saute au visage à travers les ondes, déjà lancée dans une grande explication de son « idée » et du soutien matériel dont elle avait besoin. Je lui demandai de se calmer et de reprendre du début. Elle poussa un grand soupir exaspéré, premier signe qu'elle frisait le pétage de plombs. Puis, semblant se raviser, elle voulut savoir si la galerie était libre pour l'été. Je lui répondis que je ne pourrais pas l'exposer avant août.

« Impossible, dit-elle. Tu ne m'écoutes pas.

– Si. C'est une question de planning.

– Mon cul. Tu ne m'écoutes pas.

– J'ai le calendrier sous les yeux à la minute où je te parle (faux : j'étais en train de chercher mes clés). Et puis de quoi s'agit-il, au fait ? Qu'est-ce que tu attends de moi, avant que je te dise oui ?

– J'ai besoin de tout l'espace.

– Je...

– C'est non négociable. Il me faut toute la galerie. Je veux parler de *paysage*, Ethan. »

Elle me débita alors tout un topo hypertechnique et truffé de références théoriques sur la disparition de la banquise dans l'Arctique. Il fallait absolument qu'elle expose en juin, au plus fort de l'été, avec un vernissage le soir du solstice, et elle voulait que la clim soit coupée – qu'il fasse *chaud* – parce que ça soulignerait la notion de fonte. *La fonte des klaces*, comme elle disait. Le temps qu'elle en arrive à la théorie post-post-post-critique, je ne l'écoutais plus, absorbé que j'étais par le problème de mes clés, qui avaient migré jusqu'au fond de mon attaché-case. Je finis par les retrouver et ouvris la porte de la galerie tandis qu'elle me détaillait ses plans pour détruire mon parquet.

« Tu ne peux pas faire venir un morse vivant ici. »

Gros soupir exaspéré.

« De toute façon, c'est sans doute illégal. Non ? Kristjana ? Tu y as pensé, à ça ? »

Elle me rétorqua d'aller me faire foutre et me raccrocha au nez.

Sachant qu'elle allait rappeler d'une minute à l'autre, je laissai mon téléphone à l'accueil et entamai ma routine du matin. Tout d'abord, les messages téléphoniques. Il y en avait six de Kristjana, tous entre 4 heures et 5 heures et demie du matin. Dieu seul sait sur qui elle espérait tomber à ces heures-là. Quelques collectionneurs voulaient savoir quand ils recevraient

leurs œuvres. J'avais deux expositions en cours : une série de jolies peintures chatoyantes d'Egao Oshima et des organes génitaux en papier mâché de Jocko Steinberger. Tous les Oshima avaient été prévendus, et plusieurs des Steinberger avaient été achetés par le Whitney Museum. Un bon mois.

Après le téléphone, les e-mails : des clients à recontacter, les rouages de la machine sociale à huiler, des arrangements en vue de salons à venir, des rendez-vous pour voir des travaux récents. Une bonne partie du travail de galeriste consiste à faire tourner la boutique. Un ami qui était du milieu m'écrivait pour savoir si je pouvais mettre la main sur un Dale Schnelle qu'il convoitait. Je lui répondis que j'allais essayer. Marilyn m'envoyait une macabre caricature qu'un de ses artistes avait faite d'elle, la représentant sous les traits de Saturne dévorant ses enfants, à la manière de Goya. Elle trouvait cette image réjouissante.

À 9 heures et demie, Ruby débarqua, cafés à la main. Je pris le mien et lui donnai les consignes. À 9 h 39, Nat arriva et se remit aussitôt à la composition du catalogue pour notre prochaine exposition. À 10 h 23, mon portable sonna à nouveau : numéro masqué. Comme vous pouvez l'imaginer, la plupart des gens à qui j'espérais vendre avaient des numéros masqués.

« Ethan. »

Une voix de flanelle que j'identifiai instantanément.

Je connaissais Tony Wexler depuis toujours et le considérais comme la personne la plus proche d'un père digne de ce nom. Le fait qu'il travaille pour mon père, qu'il a travaillé pour lui depuis plus de quarante ans... je vous laisse faire vos propres déductions psychanalytiques. Qu'il me suffise de dire que, chaque fois que mon père me voulait quelque chose, il envoyait Tony à sa place.

Et cela s'était produit de plus en plus fréquemment au cours des deux dernières années, après que mon père avait eu une crise cardiaque et que je n'étais pas allé le voir à l'hôpital. Depuis, je recevais des coups de fil de lui par l'intermédiaire de Tony

toutes les huit ou dix semaines. Ça ne vous paraît peut-être pas beaucoup, mais, vu le peu de communication que nous avions avant cela, je commençais à me sentir un tantinet harcelé. Je n'avais aucune intention de restaurer des ponts entre nous ; quand mon père construit un pont, vous pouvez être sûr qu'il y aura un péage au milieu.

Alors, même si j'étais content d'entendre la voix de Tony, je n'étais pas très pressé de savoir ce qu'il avait à me dire.

« On a lu les articles sur ton expo. Ça a beaucoup intéressé ton père. »

Par « on », il voulait dire « je ». Lorsque j'avais ouvert la galerie, neuf ans plus tôt, Tony s'était abonné à plusieurs revues artistiques ; et, contrairement à la majorité, il les lisait. C'était un authentique intellectuel à une époque où ce mot ne voulait déjà plus rien dire, et il en connaissait un sacré rayon sur le marché de l'art.

Il parlait aussi de lui quand il disait « ton père ». Tony avait tendance à prêter ses propres opinions à son patron, une habitude destinée, il me semble, à cacher le fait absurde que j'avais une relation plus proche avec les employés qu'avec mon propre géniteur. Personne n'était dupe, cependant.

Nous nous mîmes à discuter d'art un moment. Il me demanda ce que je pensais des Steinberger dans le contexte de son retour à la figuration ; ce qu'Oshima avait comme autres projets ; comment les deux expositions se répondaient. Mais j'attendais la requête, la phrase qui commencerait par « Ton père aimerait que ».

« On m'a montré quelque chose auquel tu devrais jeter un coup d'œil, me dit-il. Un travail intéressant. »

La chasse aux marchands d'art est toujours ouverte. Assez vite, on apprend à établir de strictes conditions de recevabilité. Dans mon cas, totalement hermétiques : si vous étiez bon, je vous trouverais, sinon je ne voulais pas entendre parler de vous. Ça peut paraître élitiste ou draconien mais je n'avais pas le choix.

C'était ça ou bien se taper les supplications sans fin de vagues connaissances convaincues que si vous preniez le temps de venir voir la première exposition du demi-frère du mari de la meilleure amie de leur belle-sœur au centre communautaire juif, vous seriez immédiatement ébloui, converti, impatient de présenter leur petit génie sur les murs évidemment vides de votre galerie. Et maintenant toi, Tony ?

« C'est vrai ? répondis-je.

– Des dessins sur papier, précisa-t-il. À l'encre et au feutre. Il faut que tu voies ça. »

Méfiant, je voulus connaître le nom de l'artiste.

« Il vient des Courts », indiqua Tony.

Les Courts, c'est-à-dire les Muller Courts, le plus grand lotissement de l'État de New York. Construit comme une utopie d'après guerre pour classe moyenne, vidé de ses intentions premières par l'exode de sa population blanche, il détient le record ignominieux du plus fort taux de criminalité du Queens ; une infamie dans un quartier déjà infâme ; un monument au fric, à l'ego et aux marchands de sommeil ; une vingtaine de tours, 22 hectares de terrain et 26 000 habitants. Le tout portant mon nom.

Savoir que l'artiste en question venait de cet enfer éveilla en moi une certaine culpabilité, que pourtant je n'aurais pas dû éprouver. Ce n'était pas moi qui avais bâti cette horreur ; c'était mon grand-père. Je n'étais pas responsable de son état de décrépitude avancée ; c'étaient mon père et mes frères. Pourtant je me mis à me trouver des justifications : ça ne me coûtait pas grand-chose de jeter un œil aux soi-disant œuvres de ce soi-disant artiste. Pourvu que le bruit ne se répandît pas que la galerie Muller faisait portes ouvertes, je ne risquais de perdre que quelques minutes de mon temps, un sacrifice que j'étais prêt à consentir pour Tony. Et puis il avait un bon œil. S'il disait que quelque chose valait le détour, c'était sans doute le cas.

Je n'avais pourtant aucune intention de représenter de nouveaux artistes. Mon agenda était déjà plein. Mais les gens aiment qu'on valide leur bon goût, et j'imagine que même Tony, que je considérais comme le flegme incarné, n'était pas exempt d'un certain besoin de reconnaissance.

« Tu n'as qu'à lui donner mon adresse e-mail, dis-je.

– Ethan...

– Ou bien il peut passer, s'il veut. Dis-lui de m'appeler d'abord et de se recommander de toi.

– Ethan, je ne peux pas faire ça.

– Pourquoi ?

– Parce que je ne sais pas où il est.

– Qui ?

– L'artiste.

– Tu ne sais pas où est l'artiste ?

– C'est ce que je suis en train de te dire. Il est parti.

– Parti où ?

– Parti, *parti*. Ça fait trois mois qu'il ne paye plus son loyer. Personne ne l'a vu. On a commencé à penser qu'il était peut-être mort, alors le syndic est allé forcer la porte de l'appart, mais, au lieu de trouver le locataire, il a trouvé les dessins. Il a eu la présence d'esprit de m'appeler avant de les balancer.

– Il t'a appelé directement ?

– Il a appelé la société de gestion, et ils ont fait remonter l'info. Crois-moi, il y a une raison pour que ce soit arrivé si haut. Je n'ai jamais vu un truc pareil. »

J'étais sceptique.

« Des dessins, tu dis ?

– Oui. Mais ils sont aussi bons que des peintures. Meilleurs.

– À quoi ça ressemble ?

– Je ne peux pas te les décrire, dit-il avec une insistance que je ne lui connaissais pas. Il faut que tu voies ça par toi-même. Le lieu fait partie intégrante de l'expérience. »

Je lui rétorquai qu'il parlait comme un catalogue d'expo.

« Arrête de râler.

– Écoute, Tony, tu crois vraiment que...

– Fais-moi confiance. Quand est-ce que tu peux venir ?

– J'ai une ou deux semaines très chargées, là. Je vais à Miami...

– Non, non, non. Aujourd'hui. Quand est-ce que tu peux venir *aujourd'hui* ?

– Je ne peux pas. Tu plaisantes ou quoi ? Aujourd'hui ? Je suis en plein boulot.

– Fais une pause.

– Je n'ai même pas encore commencé.

– Alors tu n'as pas besoin de t'interrompre.

– Je pourrai passer... mardi prochain. Ça t'irait ?

– Je t'envoie une voiture.

– Tony. Ça peut attendre un peu. Il faudra bien. »

Il se tut, la plus efficace des réprobations. J'écartai le téléphone de mon oreille et demandai à Ruby de m'indiquer à quel moment j'avais un trou dans mon planning, mais la voix de Tony se mit à brailler dans le combiné.

« Ne lui demande pas ! Ne dis rien à la fille !

– J'ai...

– Saute dans un taxi. Je te retrouve là-bas dans une heure. »

Je pris mon manteau et mon attaché-case et, tandis que j'avancais jusqu'au coin de la rue pour trouver un taxi, mon portable sonna. C'était Kristjana. Elle avait réfléchi. Août pourrait aller.